

BULLETIN DE L'INSTITUT POUR L'ÉTUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

X-ème
année
1-3
Janvier
Mars
1923

Publication
mensuelle □

dirigée par

N. IORGA
G. MURGOCI
V. PÂRVAN

□□ S'adresser pour la rédaction à □□ Dépôt à la Librairie PAVEL
N. IORGA, Bucarest (Roumanie). SURU, Bucarest (Roumanie)

SOMMAIRE : *Pârvan*: Civilisation romaine.—*Kirițescu*:
Guerre roumaine.—*Wertheimer*: Politique
d'Andrássy.—*Gabriel*: Rhodes.—*Grousset*: Asie.—*Pribram*:
Milan de Serbie.—*Gavrilović*: Grande-Bretagne et Serbie.—
Jancsó: Sicules.—*Féher*: Frontières de la Hongrie.—*Hóman*:
Szekler.—*Gombocz*: Légende hunne.—*Tagányi*: Frontières
hongroises.—*Takács*: Copistes turcs.—*Bonkáló*: Ruthènes
de Hongrie.—*Thienemann*: Mots allemands en magyar.—
Theodorescu et Roska: Recherches archéologiques.—*Glück*:
Art ottoman.—Mélanges Strzygowski.—*Chronique*.

Imprimerie „Cultura Neamului Românesc“

1923

Prix : 5 francs

BULLETIN DE L'INSTITUT

POUR

L'ÉTUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

Vasile Pârvan, *I primordi della civiltà romana alle foci del Danubio* (extrait de la revue «Ausonia»), Rome 1921.

M. Pârvan met en lumière dans ce travail d'information générale le résultat des fouilles si fructueuses qu'il a entreprises pendant plusieurs années dans la Dobrogea. Comme faits nouveaux, il attire l'attention sur le passage de la *Consolatio ad Liviam*, dans lequel il est parlé d'une invasion du «lointain Dace d'Apulum» (le nom ne serait donc pas romain) du côté du Pont Euxin protégé par Rome (*et Dacius orbe remoto Appulus: huic hosti perbreve Pontus iter*).

Encore une fois l'auteur insiste sur ce fait que, d'un côté, la civilisation grecque pénétra très profondément—les découvertes archéologiques le prouvent—dans le pays gète et que, de l'autre côté, la latinisation rurale de la Scythie Mineure a été très intense. Ovide serait le symbole de cette association: poète romain remplissant les fonctions de «président des jeux» à Tomi pontique et essayant de plier au vers latin la langue des indigènes (op. 191-192).

Le rôle du *praeses laevi Ponti*, du *praefectus orae maritimae*, de la *classis moesica*, ayant des stations à l'embouchure du Séreth et à Noviodunum-Isaccea, du *portorium* danubien correspond à celui des officiers et des moyens de domination byzantins qui au moyen-âge se rencontrent sur cette partie de la Mer Noire et du Danube (province du «Paristrion»): le gouverneur de la Mésie Inférieure ne fut établi, d'après M. Pârvan, qu'à l'époque de Domitien. Dès 54 des envoyés d'Histria se présentent, pour demander la confirmation de leurs privilèges, à Tomi même, devant le légat de l'empereur Claude (p. 193). L'auteur démontre que même avant 46, année où la Scythie Mineure devint province de l'Empire, l'influence romaine y avait pénétré assez intimement, par les «châteaux» et leurs «territoires» environnants, sur le Danube, dont la navigation devait être sérieusement assurée.

Les *Rosalia*, latines, populaires, introduites à Philippes aussi, étaient une fête principale à Histria, des ruisseaux voisins s'appelaient «ruralement» Pisciculus, «le petit poisson», et «Turgi-

culus», «le petit cours d'eau qui grandit», des châteaux, — il y a le château des „saules“ —, comme Ulmetum viennent à l'appui de cette thèse; l'établissement de vétérans mentionnés dans les inscriptions la corrobore. L'organisation même des «territoires», des «vici», «pagi», «villae», ayant à côté des „préfets“ officiels, des «principes loci», des „curiales“, des «décurions», des «quaestores», des „quinquennaux“, des „magistri“, des «curagentes» et un «sénat», fonctionnant dans l'*auditorium*, de caractère évidemment rural, patriarcal, les cultes campagnards (surtout Silvain), les noms, très purs et très anciens (M. Pârvan relève aussi Diana; roum.: Zână) et même la représentation sur les tombeaux de paysans plus cossus de la charrue traînée par les bœufs, du pâtre revêtu de sa pelisse de mouton font voir combien était populaire cette vie latine, dûe à des infiltrations lentes de vrais Latins, *non pas de vétérans*, de *vicani*, de *cives romani*, à côté des Daces, vivant dans leur *davae*, et des «Besses» romanisés, avec privilèges.

A notre avis, ceci ne constitue pas un élément de différenciation par égard à la Dacie, qui aurait subi une «romanisation de force et intensive» (p. 199): cette grande province elle-même n'a peu être romanisée, comme les régions balcaniques du reste, que de la même façon, par la nation seule, par ces «pionniers solitaires», dont il parle. Toutes les institutions fondamentales, tout le développement ultérieur le démontrent: la *moşie* roumaine d'aujourd'hui, portant le nom de l'ancêtre, c'est le *praedium*, la *villa* anciens, nommés d'après leur créateur (*Secundinus*, *Clementianus*, *Casianus*). Il faut mentionner aussi ce fait que le «ruralisme» latin passa, avec tous ces caractères et avec son bien-être florissant, sur la rive gauche, moldave,— comme on le voit par les inscriptions de Şendreni, de Barboşi.

N. Iorga

* * *

Const. Kirişescu, *Istoria războiului pentru întregirea României*, 1916—1917, Bucarest 1922.

L'auteur de cette histoire de la participation roumaine à la grande guerre a voulu, ainsi qu'il le dit lui-même, faire une œuvre de «sincérité», totalement étrangère aux «fabrications voulues, aux ornements d'artificialité, à la phraséologie mensongère». Il n'épargnera donc pas à sa patrie même «l'humiliation et l'a-

mertume» qui découlent des moments douloureux de son suprême effort.

Il faut reconnaître qu'il a tenu parole. L'ouvrage, de grandes proportions, s'ouvre par une bibliographie soignée. L'introduction, sur la situation des provinces roumaines avant la guerre, est assez juste. Mais les Magyars ne sont pas, certainement, des «Mongols», et le royaume apostolique du moyen-âge ne poursuivait pas des buts nationaux. Il y aurait aussi d'autres inexactitudes à relever ; elles sont dues surtout aux sources douteuses qui ont été employées. Sur la Bucovine toute une exposition de son passé a été publiée dans ce «Bulletin» même, en 1915 ; nous avons prouvé que les frères Mourousi ne trahirent pas en 1812 ni l'État qu'ils servaient, ni ces Principautés où ils étaient appelés à régner comme d'autres membres de leur famille.

Un chapitre est consacré aux relations roumano-bulgares (en 1885 Zacharie Stoïanov, président de l'Assemblée bulgare, reconnaissait tout ce que sa patrie doit aux Roumains). Les rapports avec l'Autriche-Hongrie sont analysés ensuite. Il y aurait eu à glaner dans les comptes-rendus donnés ici-même des «livres» de la diplomatie européenne pendant la guerre.

L'histoire de la neutralité roumaine (1914—1916) est présentée avec impartialité. L'auteur constate que, en 1914, neutralité ne pouvait signifier que préparation pour entrer dans la mêlée à côté des Alliés ; se déclarer dans ce sens dès le commencement aurait signifié un grand risque, inutile à nos amis, sinon une insigne folie. Des paroles chaleureuses sont employées pour caractériser ce qui relie la Roumanie à la France.

M. Kirițescu reproduit d'après les Mémoires du comte Czernin le récit émouvant de cette audience pendant laquelle le vieux roi Carol, pleurant, arracha l'ordre prussien qui ornait sa poitrine ; «l'âme de commis-voyageur» du diplomate autrichien est dûment caractérisée.

Le récit de la première année de guerre (1916) est émouvant. Le premier volume s'arrête à ce point.

N. Iorga

* * *

Eduard von Wertheimer, *Neues zur Orientpolitik des Grafen Andrassy* (1876—1877) (dans les „Historische Blaetter“ de Vienne, 1, 2, 3).

Le biographe du chancelier Andrásy, ayant trouvé des correspondances inédites, revient dans cette série d'articles sur son vaste sujet.

Il commence par constater l'inimitié contre l'Autriche „ingrate“ qu'Alexandre II avait héritée de son père, le sauveur des Habsbourg en 1848. On accusait en Russie la Monarchie d'avoir amené en 1856 la rétrocession des trois districts bessarabiens à la Moldavie dépouillée en 1812 (p. 253). Andrásy essaya le premier un rapprochement, bien que Magyar. Langenau, nommé ambassadeur à Pétersbourg en 1871, devait le préparer. Le Tzar se fit inviter à l'entrevue de Berlin, entre les empereurs d'Allemagne et d'Autriche ; il visita l'année suivante l'exposition de Vienne. Une «entente» défensive fut conclue à cette occasion, et en 1874 François-Joseph déposait dans la capitale de la Russie une couronne sur le tombeau du vaincu de Crimée. A l'occasion du voyage fait en Dalmatie par le monarque austro-hongrois des paroles de conciliation furent prononcées pour la Russie, dont on avait ainsi envahi hardiment le domaine (pp. 258-259).

Mais Andrásy écarta l'idée d'une intervention commune dans les affaires de Bosnie et d'Herzégovine en 1876 (*ibid.*). De son côté, Ignatiev se déclare contre le projet autrichien du 16 octobre 1875, qui consistait à détruire la Turquie doucement, à la longue, par des «conseils» (p. 260). Cependant la note commune du 31 décembre reproduisait le projet du chancelier austro-hongrois.

Au mois de mai 1876 les deux chanceliers, Andrásy et Gortschacov, se rencontraient à Berlin après le massacre des consuls à Salonique. Le «mémoire Gortschacov», porte surtout le caractère d'une œuvre autrichienne, sauf la partie comminatoire pour la Turquie avec laquelle il finit. La rencontre d'Eger entre le Tzar et François-Joseph suivit.

Celle de Reichstadt, en juillet 1876, devait être décisive pour le sort de l'Orient. Le «résumé», rendant compte du résultat, prévoit, dans le cas d'une victoire ottomane, le maintien de la Serbie, sans l'indépendance, et du Monténégro et la réalisation des réformes déjà recommandée ; dans le cas contraire, la Serbie obtiendrait seulement quelque chose «du côté de la Drina» et «du côté de Novi-Bazar» vers la Lim, et le Monténégro «une partie de l'Herzégovine adjacente, plus Spizza et des annexes

„du côté du Lim“ ; «le reste de la Bosnie et de l'Herzégovine serait annexé à l'Autriche-Hongrie». Et, enfin, pour la Russie, «elle reprendrait ses frontières naturelles d'avant 1856 et pourrait s'arrondir du côté de la Mer Noire et dans la Turquie d'Asie autant que cela serait nécessaire pour lui constituer de meilleures frontières dans cette direction et pour lui servir d'équivalent à la partie de territoire devant être annexée à l'Autriche-Hongrie», «La Bulgarie, la Roumélie et l'Albanie pourraient former des États autonomes. La Thessalie, l'île de Crète devraient être annexées à la Grèce. Constantinople avec une banlieue à déterminer deviendrait une ville libre» (pp. 265-66 ; aussi dans Pribram, *Die politischen Geheimverträge Österreich-Ungarns, 1879-1914*). Publiquement on communiquait seulement la décision de ne pas intervenir, se réservant une entente éventuelle pour plus tard (p. 266). Berlin elle-même ignora les clauses secrètes.

La guerre entre la Turquie et la Serbie éclata bientôt. Gortschacov voulait faire occuper la Bulgarie par les Russes, si la Puissance alliée consentait à prendre un lot en Bosnie et Herzégovine. Vienne refusa (septembre). Bismark fut pressenti sur cette question par Andrassy : le chancelier allemand n'était pas contre le projet, espérant que les Russes évacueraient plus tard le territoire occupé (p. 270), surtout sous la pression anglaise. Il désirait avant tout éviter un conflit austro-russe pour ne pas avoir à affronter quelque revanche de la Russie, nécessairement vaincue. Il ne voulait prendre aucun engagement à l'égard d'une éventuelle intervention italienne contre la Monarchie, mais, le cas échéant, il faudrait une «alliance organique». On lui supposait des projets contre la France.

Le 22 octobre, le Tzar déclarait qu'il ne peut plus attendre (p. 448). L'ambassadeur Langenau recommandait de dépasser par un nouvel acte les prescriptions de Reichenbach. Novicov fut envoyé à Budapest pour négocier avec l'empereur, qui, dès le début, repoussa l'idée d'une entrée commune en action. Il accepta cependant l'intervention armée de la Russie seule (p. 450). Il y avait la difficulté de la collaboration des Slaves balkaniques en guerre avec la Turquie, point sur lequel Andrassy ne voulait pas transiger (p. 451). On proposa l'action aussi sur un autre territoire, avec le droit de pousser, si la nécessité se posait, les hostilités plus loin aussi. Vienne voulait qu'une zone

neutre fût fixée, comprenant aussi bien la Roumanie que la Serbie et le Monténégro, pour empêcher tout conflit austro-russe (pp. 432—433).

La convention du 15 janvier 1877, considérant la possibilité de la «rupture» entre Russes et «Turcs», promet aux provinces révoltées «un régime autonome» d'après les décisions antérieures, „une autonomie plus large, entourée de sérieuses garanties“ pour la Bulgarie. «La neutralité bienveillante» de la Monarchie est assurée au Tzar et en plus des moyens de «paralyser... les essais d'intervention ou de médiation collective que pourraient tenter d'autres Puissances». Les prescriptions du traité de Paris (concernant l'inviolabilité de la Roumanie) ne seront pas observées et le passage du Danube, avec toutes ses conséquences pour la libre navigation, sera considéré comme «incident de fait temporaire, inévitable en cas de guerre, mais ne touchant pas aux grands principes dont le maintien intéresse l'Europe». En échange, l'empereur «se réserve le choix du moment et du mode de l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine par ses troupes», mais «sans assumer un caractère de solidarité avec l'occupation de la Bulgarie par l'armée russe». Si l'Autriche-Hongrie ne touchera pas aux pays slaves en guerre, ni à la Roumanie, la Russie épargnera à la Bosnie comme aux pays slaves en guerre le passage de ses troupes. Mais Serbes et Monténégrins peuvent collaborer avec les Russes en dehors de leurs frontières. Pour les «remaniements territoriaux qui résulteraient d'une dissolution éventuelle de l'Empire ottoman» d'autres mesures seront concertées à temps.

La «convention additionnelle» du 18 mars suivant précisait les «remaniements», dans des proportions évitant «une étendue qui pourrait compromettre la paix et l'équilibre européen, ce qui n'est ni dans leurs intentions, ni dans les intérêts des deux Empires». L'Autriche-Hongrie prendra la Bosnie et l'Herzégovine avec la région intermédiaire entre la Serbie et le Monténégro; objet de négociations ultérieures; la Russie, qui ne voulait pas traiter de ses projets asiatiques, „en Europe les contrées de la Bessarabie, qui rétabliraient les anciennes frontières de l'Empire avant 1856». Rejetant l'idée d'„un grand État compact, slave ou autre», on renouvelait les prescriptions de Reichenbach, donnant à la Grèce aussi une partie de l'Épire et l'île de Crète».

Andrássy avait présenté le texte et il donna connaissance à Bismark de la convention militaire. Le chancelier et le Prince Héritier surtout reconnaissaient aux deux Puissances et en particulier à l'Autriche-Hongrie tout ce qu'elles pourraient obtenir en Orient (pp. 450-461). Bismark poussait à la guerre immédiate entre Russes et Turcs *pour «rassasier» les premiers*. L'empereur Guillaume était du même avis.

Andrássy seul hésitait: il attribuait aux actes conclus une valeur plutôt «académique», et Bismark ne connut *qu'en mai* la convention politique. Envers les autres Puissances on mentait effrontément, bien que l'ambassadeur russe Chouvalov se permit de bavarder là-dessus. Le Tzar donnait à l'ambassadeur anglais sa parole d'honneur qu'il ne rêve pas de Constantinople.

L'auteur passe par dessus la victoire obtenue «seulement avec l'aide des Roumains (*nur mit Hilfe der Rumänen*) pour arriver à l'indignation que produisit à Vienne le traité de San-Stefano, illoyal envers des illoyaux. Les congrès de Berlin en résulta.

N. Iorga

* * *

Albert Gabriel, *La cité de Rhodes* (1310—1522). Topographie, Architecture militaire, Paris, Boccard, 1921.

Les fortifications de la cité de Rhodes, admirablement conservées jusqu'aujourd'hui, avaient déjà suscité la curiosité du baron de Belabre, lequel, dans son travail *Rhodes of the Knights*, paru à Oxford en 1908, s'était attaché à décrire les remparts et les châteaux des îles ayant appartenu à l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Mais le travailleur anglais était plutôt un amateur bien intentionné.

M. Albert Gabriel, architecte diplômé du gouvernement, docteur en lettres, ajoute aux connaissances qu'on doit attendre d'un technicien une érudition remarquable et un goût artistique tout à fait supérieur. Ayant passé des années dans le Levant, il a pu examiner de près cette Carcassonne orientale qu'est la cité de Rhodes.

Le travail cité plus haut n'est, dans l'intention de l'auteur, que le commencement d'une série d'études qu'il veut consacrer aux diverses constructions des Hospitaliers.

Dans la première partie de l'ouvrage M. G. décrit l'état ac-

tuel de la ville de Rhodes, dans laquelle il distingue les faubourgs extérieurs et la cité proprement dite. Celle-ci a été préservée de l'invasion des constructions modernes par les cimetières qui la séparent des faubourgs. Les fortifications, dans lesquelles les Turcs n'ont fait que réparer les dégâts causés par le siège de 1522, et presque toutes les constructions à l'intérieur des remparts sont très bien conservées.

Dans la cité, le château, comprenant l'église de Saint-Jean, le palais du Grand-Maître, les demeures des chevaliers et l'Hôpital, était séparé par un rempart de la partie habitée par le peuple. L'église de Saint-Jean a été détruite en 1856, à la suite d'une explosion; du palais du Grand-Maître il ne reste plus qu'un étage. L'auteur suppose que le fameux Hôpital a été transformé en magasin de munitions. Seule une infirmerie, bâtie entre 1439 et 1489, est encore visible de l'ancienne construction. Les quartiers réservés au peuple occupaient quatre cinquièmes du terrain compris entre les remparts. Les rues du moyen-âge s'y voient en grande partie. Un grand nombre des églises latines et grecques qui s'y trouvaient ont été transformées en mosquées après la conquête turque. La cité avait aussi une *Juiverie*, une *Gludzcha* (le quartier juif).

L'auteur ajoute à cette esquisse topographique quelques notes sur les maisons, les églises et les jardins.

Dans le premier chapitre (*Identification des ouvrages*) M. G. souligne la confusion des termes techniques de fortification à la fin du XV^e et au commencement du XVI^e, confusion provoquée par la modification des méthodes de travail sous l'empire des progrès réalisés par l'artillerie à cette époque et à cause des différentes nationalités auxquelles appartenaient les ingénieurs employés à Rhodes.

L'identification des ouvrages de fortification est facilitée par les informations qu'on peut avoir sur la répartition des secteurs de défense des remparts entre les sept et puis huit *langages* de l'Ordre (France, Auvergne, Provence, Italie, Espagne, Angleterre, Allemagne)¹.

Le chapitre II est consacré en entier à une description très détaillée des remparts et à l'essai d'établir l'époque de leur

¹ A partir du magistère de Pere Ramon Çacosta (1461-1467) la langue d'Espagne fut divisée en deux: celle d'Aragon d'une part, et celle de Castille et du Portugal, de l'autre (p. 19, note 4).

construction, augmentation ou réparation. A relever le caractère du palais du Grand-Maitre, dominant le reste des fortifications et pouvant être considéré, par conséquent, comme «le donjon de la cité», et la mention d'un phare à Rhodes en 1675.

Les armoiries et les inscriptions encastrées dans les murailles sont présentées dans le troisième chapitre. On compte cent cinquante écus des Grands-Maitres sur les fortifications de la cité. Les figures votives de saints (Saint-Georges, Saint-Jean Baptiste, Saint-Athanase), qui les accompagnent parfois, trahissent des méthodes de travail byzantines.

Il est même possible que certains de ces reliefs représentent des dignitaires de l'Ordre (par ex. le relief portant le no. 1 de la planche XXIX trahirait les traits de Pierre d'Aubusson, le plus grand constructeur parmi les Grands-Maitres).

Des inscriptions latines, italiennes, grecques et turques sont disséminées dans divers endroits sur les murailles. Aux pages 93—104 M. G. établit un catalogue des armoiries et des inscriptions se trouvant sur les fortifications de Rhodes.

Le chapitre IV donne des renseignements extrêmement intéressants sur la construction des remparts. Il semble que la cité repose sur un substratum antique. Pour élever les murailles on avait employé des matériaux tirés des ruines léguées par l'antiquité. Les Hospitaliers employèrent le même système lors de la construction du château de Saint-Pierre, sur la côte occidentale de l'Asie Mineure : ils détruisirent le Mausolée d'Halicarnasse.

A partir de la seconde moitié du XIII-e siècle on constate des travaux byzantins sur l'emplacement de la cité. La forme de la forteresse que les Hospitaliers durent attaquer en 1306, lorsqu'ils s'installèrent dans l'île, semble avoir été respectée par eux. Le château du Grand-Maitre dut s'élever sur la place occupée auparavant par la demeure du gouverneur byzantin. Ce furent probablement les Hospitaliers qui fortifièrent les premiers le port.

Huit ans après la conquête de Rhodes par les Frères, la forteresse était déjà très puissante. Parmi les travaux des Grands-Maitres on doit signaler tout spécialement ceux entrepris par Antoni Fluvian, Jean de Lastic, Jacques de Milly, Battista Orsini et, surtout, Pierre d'Aubusson, ingénieur émérite (tous ceux-ci présidèrent aux destinées de l'Ordre pendant le XV-e siècle).

Au commencement du XVI-e siècle, le Grand-Maître Fabrizio del Carretto paracheva l'œuvre de Pierre d'Aubusson, lequel, en dehors de fortifications, fit élever des églises, des auberges pour les langues et des magasins. C'est sous Carretto que se font deviner les principes de la fortification moderne.

On employait pour la construction les esclaves capturés dans les îles et sur les côtes de l'Anatolie. L'auteur aurait pu ajouter aussi les captifs sarrasins de la Syrie et de l'Égypte. Les Hospitaliers, défenseurs de la foi sur les confins de la chrétienté, étaient censés être en guerre continuelle avec les Infidèles et spécialement avec le Soudan d'Égypte.

Cependant, pour la taille des pierres et les travaux de maçonnerie on employait certainement des ouvriers de Rhodes. Toutes les fois qu'on entreprenait des constructions nouvelles ou des réparations, on devait avoir l'approbation du Conseil de l'Ordre. S'il s'agissait d'ouvrages se trouvant dans une autre île que Rhodes, on y envoyait des commissaires.

Il était même possible que le Grand-Maître se chargeât de la construction des murailles. Ce fut le cas de Pierre d'Aubusson (1476-1503), qui fut une sorte d'entrepreneur des importants travaux accomplis pendant son administration.

M. G. croit que le rôle attribué aux ingénieurs italiens dans les fortifications de Rhodes a été beaucoup exagéré jusqu'ici et que ce furent plutôt les chevaliers et, parmi eux, le Grand-Maître Pierre d'Aubusson, qui s'en occupèrent.

Le chapitre V traite de l'*Évolution* et des *Influences*. Après avoir étudié les travaux de remaniement du XV-e et du XVI-e siècles, l'auteur cherche à établir les sources d'inspiration des constructeurs de Rhodes.

La désignation des tours par des noms de saints (Tour Saint-Nicolas, Saint-Paul, Saint-Pierre), leur forme même, certains détails de construction, tout cela accuse une certaine influence locale, byzantine. Mais les pays d'origine des divers Grands-Maîtres — et nous pourrions ajouter le nombre plus considérable des Frères appartenant à telle ou telle langue — déterminèrent d'une manière plus décisive la forme de ces fortifications.

Les constructeurs furent surtout inspirés par la Provence et la Catalogne, et cela s'explique facilement : Les six premiers Grand-Maîtres à Rhodes (de 1308 à 1373) furent provençaux.

Même Juan Fernandez de Heredia, Grand-Maître entre 1377 et 1396, malgré son origine catalane, doit être rattaché à la Provence, puisqu'il passa la plupart de sa vie à Avignon, ce qui dut avoir des conséquences dans ses nombreuses constructions. Du reste Avignon exerce une influence sensible sur les travaux de Rhodes. M. G. suppose que le palais des Grands-Maîtres a dû ressembler beaucoup à celui de la résidence pontificale de la Provence.

Il est possible que même les mesures de longueur et de surface adoptées à Rhodes : canne, palme, canne carrée, viennent de ce pays. Cependant, à partir de 1421, date de l'élection d'Antoni de Fluvian, l'influence espagnole remplace l'inspiration provençale, surtout dans les constructions civiles et dans la décoration. Par l'intermédiaire des Frères venus de la Péninsule Ibérique on transplantait à Rhodes les traditions de fortification arabes, de sorte qu'on aurait pu souligner que cette île du Levant servait non seulement à une fusion des diverses nations dont les représentants s'étaient voués à un but religieux commun, mais aussi à réaliser une résultante des procédés techniques de construction connus : byzantins, occidentaux et arabes. Ce ne fut que sous l'administration de d'Aubusson qu'on en revint aux traditions provençales.

Comme aspect, comme impression générale, la cité de Rhodes ne pourrait pas soutenir une comparaison avec les grandes citadelles de l'Occident, Carcassonne Avignon, Nuremberg. Cependant elle permet de suivre l'évolution des méthodes pendant au moins un siècle (le XV-e) et, ajouterons-nous, de se rendre compte de ce qu'a pu réaliser dans le Levant la solidarité occidentale représentée par l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

L'ouvrage est complété par trente-cinq planches (photographies et dessins de l'auteur, d'une admirable exécution) et par de nombreuses figures explicatives dans le texte. Une bibliographie, une chronologie des Grands-Maîtres, dont on désigne aussi les armes, et une table alphabétique complètent ce travail, fait avec beaucoup de soin et un grand sens artistique¹.

Constantin Marinescu

¹ J'observerai seulement que M. G. cite, à la p. 62 dans la note, Bosio sans indiquer la page ; la discussion de l'inspiration bilingue de la page 98 aurait dû être rejetée dans une note ; la citation des textes en vieux allemand de la p. 110 aurait dû être accompagnée d'une traduction.

R. Grousset, *Histoire de l'Asie*, Paris, Crès, 1922, 3 vol.

Dans un avertissement placé en tête de l'ouvrage, l'auteur, en s'excusant de „l'audace du titre autant que de la témérité d'une entreprise forcément prématurée“, déclare avoir voulu faire œuvre de vulgarisation. Il fallait combler une lacune de l'éducation classique et apprendre au grand public à ne plus considérer l'histoire asiatique comme un prolongement colonial de l'histoire française, anglaise ou russe. Ce but M. Grousset l'a pleinement atteint, mais il y a dans ses trois volumes autre chose qu'un résumé du „plus prodigieux défilé de civilisations et de races que l'imagination puisse rêver“ ; il y a une tentative de synthèse que les recherches et les découvertes de l'avenir modifieront sans doute, mais qui n'en vient pas moins à son heure condenser et ordonner les résultats acquis, accroître l'intérêt que les livres de MM. Cahun et Cordier et les fouilles de M. Pelliot avaient déjà éveillé pour le passé de l'Orient et de l'Extrême-Orient.

Le premier volume, à lui seul, contient en trois cents pages la matière d'une bibliothèque : on s'y trouve rien moins qu'une histoire des peuples de l'Asie Antérieure et de l'Égypte dans l'antiquité, suivie d'un aperçu sur les empires hellénistiques, sur l'Iran sassanide, d'une histoire de l'Islam, des croisades et de la conquête turque. Le sujet était évidemment immense, aussi l'auteur a-t-il cru devoir observer strictement dans son exposé les limites quelque peu artificielles qui séparent l'Asie géographique de l'Europe. La conquête macédonienne, les succès et les revers de l'hellénisme séleucide et la domination romaine en Syrie font l'objet d'une étude approfondie. La réaction sémite et arsacide contre les envahisseurs gréco-romains et leur civilisation occidentale est nettement marquée ; on aurait cependant aimé pouvoir suivre les effets de cette contre-offensive au-delà de l'Archipel et du Bosphore. On voudrait pouvoir déterminer avec plus de précision le rôle du christianisme naissant dans cette revanche de l'Asie : il y a eu dans l'écroulement de l'Empire romain et de la civilisation gréco-latine, dont il était le rempart, un débordement d'éléments asiatiques dont l'art chrétien et l'Église des premiers siècles ont conservé la trace. Dans le crépuscule des Dieux païens, Isis et Mithra ont eu, dans toutes les provinces de l'Empire finissant, des multi-

tudes d'adorateurs. L'art sassanide a eu en Asie «un rayonnement considérable» (I p. 103)—c'est très exact. Mais cet art de l'Iran a influencé profondément les nations barbares de l'Europe du haut moyen-âge : des bijoux que l'on croyait l'œuvre d'artisans germaniques portent des inscriptions en pehlivi (cf. Mâle, *l'Art français et l'Art allemand au moyen-âge*, Paris 1917 et Strzygowski, *Altai-Iran*, Leipzig 1917). Cette expansion des civilisations de l'Asie vers l'Occident, cette double influence : araméenne dans le monde romain conquis par l'Église et iranienne dans le monde barbare venu des confins de la Mer Noire, aurait pu compléter l'exposé de M. Grousset sans le faire sortir de son sujet. C'eût été même la contre-partie nécessaire à l'histoire de l'Orient hellénistique : après la poussée grecque vers l'Iran et l'Inde, le retour offensif de l'Asie vers la Méditerranée.

Cette réaction asiatique prend une nouvelle forme avec la dernière des grandes migrations sémites : l'invasion arabe. On lira avec intérêt le chapitre que M. Grousset consacre à l'Islam, à ses conquêtes militaires et politiques, suivies de l'assimilation des vainqueurs par les vieilles civilisations de la Syrie des Ommeïades et de la Perse des Abbassides. Les envahisseurs s'identifient si bien au milieu, que la guerre sainte contre Byzance semble n'être plus qu'une suite logique des grandes campagnes des rois sassanides.

«La réaction asiatique se traduit dans le parsisme, puis dans l'Islam, mais sous ces noms divers elle resta aussi intraitable. Depuis Sapor II et Constantin, la *Question d'Orient* fut le choc d'une double croisade» (I p. 91). C'est encore le vieil Iran indo-européen qui reparait dans les vers de Sâdi et d'Omâr Khayyam, et l'on retrouve dans la mosquée Djouma d'Ispahan des éléments d'architecture empruntés au palais de Khosroës à Ctésiphon (I p. 145). Sous le vernis musulman, la Perse continuait son évolution millénaire.

C'est alors qu'avec «un zèle de néophytes et une intransigeance de soldats», les Turcs venus du Balkach et du Syr-Daria vont reporter en avant les étendards de l'Islam. Ces convertis de la dernière heure pénètrent dans l'empire abbasside comme autrefois les Germains à Rome : «Comme mercenaires et comme catéchumènes». (I, p. 176). Bientôt les nouveaux dé-

fenseurs du Coran, prétoriens et condottieri gorgés de rapines, se heurtent en Anatolie et en Syrie à la croisade d'Occident.

Avec beaucoup de raison, l'auteur commence le chapitre des croisades par le récit des expéditions byzantines du X-e siècle ; les soldats de Phocas, de Tzimiskès et de Basile II ont été des «croisés» autant que les chevaliers de Godefroy de Bouillon. Un paragraphe spécial s'occupe «du rôle de l'Arménie dans la question d'Orient» (I, p. 201) ; on s'étonne de ne pas trouver dans les indications bibliographiques l'«*Armenische Baukunst*» de M. Strzygowski. C'est à l'élément français que revient la première place dans l'organisation de l'Orient Latin ; du reste l'auteur ne manque pas de mentionner le rôle très important des colonies italiennes, qui constituaient l'armature économique des États francs. Il eût été encore plus juste de ne pas oublier les Catalans. Le rôle du royaume arménien de Cilicie et celui de la croisade nestorienne des Mongols de Houlagou font l'objet d'une étude particulièrement intéressante.

La conquête ottomane est traitée un peu trop brièvement. Remarquons en passant que ce n'est pas le roi Louis d'Anjou qui conduisit, en 1371, les chrétiens des Balkans coalisés dans un suprême effort ; ce fut l'armée serbe du roi Voucachine qui succomba à Serb Zandughi (Jireček, *Geschichte der Serben*, I). L'auteur a indiqué la vraie nationalité du roumain Jean Hudyadi (I, p. 281), mais on aurait pu nommer à côté de Scanderbeg Vlad Țepeș de Valachie, et surtout l'„Athlète du Christ“, Étienne le-Grand de Moldavie. Il y a peut-être dans ce paragraphe trop de littérature et pas assez d'information.

Le deuxième volume expose à grands traits l'histoire des civilisations de l'Inde, de la Chine et de l'Asie Centrale. L'auteur a fait état des dernières recherches sur les Yue Tshi, frères des Scythes et sur cette mystérieuse langue tokharienne qui présente, à ce qu'il semble, d'étranges affinités avec les langues européennes (II, p. 51). Le chapitre consacré à «l'époque gréco-bouddhique» est du plus haut intérêt : par les royautés hellénistiques de la Bactriane et du Pendjab, par ce prodigieux croisement de culture grecque et de prosélytisme bouddhiste, l'art de l'Extrême-Orient se rattache lui aussi au grand foyer de l'hellénisme. M. Grousset a su entretenir l'intérêt du lecteur par d'ingénieuses comparaisons avec les choses d'Occident ;

des aperçus sur l'évolution de l'art, de la philosophie et de la littérature complètent l'histoire des religions et des empires. Un chapitre s'occupe de l'Indo-Chine et de l'Insulinde, cette «Asie extérieure». C'est une excellente initiation à l'étude de l'Extrême-Orient, dont le passé, pour n'être pas aussi ancien que l'on pouvait le supposer, n'en constitue pas moins une véritable révélation.

Le troisième volume reprend sur les traces de M. Cahun l'histoire du monde mongol. La place nous manque pour résumer ici comme il le faudrait le règne de Tschinguiz-Khan, l'Empereur Inflexible, et celui de Koubilaï, le «grand sire» de Marco Polo. Notons cependant les paragraphes très clairs et bien documentés qui concernent le commerce du Levant à l'époque mongole (III, p. 131) et la propagande catholique et nestorienne en Perse et en Chine à la fin du moyen-âge. Des chapitres sur la Perse et la Chine aux temps modernes et sur l'Inde musulmane jusqu'à la réforme de Meiji achèvent de nous orienter sur cette histoire asiatique trop peu connue, dont le rôle dans le développement de l'humanité semble pourtant avoir été immense. Quelques belles pages de synthèse résument les idées fondamentales de l'auteur, qui voit dans le syncrétisme philosophique de l'école de Calcutta une nouvelle „lumière qui vient de l'Orient“.

Il y a malheureusement autre chose que la sereine philosophie de Tagore dans l'Asie contemporaine. Au milieu des agitations sourdes du monde hindou, sur le réveil des Turcs, rentrés en vainqueurs à Smyrne, sur la Perse en ébullition et la Chine déchirée par des luttes de mercenaires le Soleil Levant jette des lueurs d'incendie. Sait-on ce qui fermente dans ces masses travaillées par la propagande soviétique, dans ces multitudes dont les tendances nationalistes augmentent chaque jour la résistance? L'Europe, qui sort de la grande catastrophe épuisée par des luttes nouvelles et divisée par des haines et des rivalités plus vivaces que jamais, aura-t-elle comme autrefois, contre le Sarrasin et l'Ottoman, conscience de l'unité de sa civilisation et de la nécessité de son prestige? L'„angoisse au seuil de l'Inconnu“ n'est pas seulement une donnée philosophique de la conscience moderne; c'est une réalité politique.

Qu'il nous soit permis, en terminant ce compte-rendu trop

sommaire, de souhaiter que la prochaine édition de cet excellent ouvrage puisse s'augmenter de quelques illustrations et d'un index. Les cartes, indispensables à la compréhension du texte, gagneraient à être imprimées avec plus de soin.

G. I. Brătianu

A. F. Pribram, *Milan IV. von Serbien und die Geheimverträge Oesterreich-Ungarns mit Serbien, 1881-1889* (dans les «Historische Blaetter» de Vienne, I, 3).

M. Pribram rappelle les traités publiés par lui entre la Serbie et l'Autriche-Hongrie. Celui du 16/28 juin 1881, pour dix ans, promet à Milan, en échange pour la garantie d'une non-intervention en Bosnie et Herzégovine, aussi bien que dans la Sandschac, celle de la dynastie des Obrénovitsch, admettant aussi la proclamation de la royauté serbe. L'agrément avec la Monarchie et une concordance avec cette entente sont requises pour tout traité politique de la Serbie, qui ne permettra pas sur son territoire le passage d'une armée étrangère, pas même de «volontaires». La neutralité amicale de la Serbie est promise en cas de guerre à la puissante voisine, et réciproquement. On prévoit même le cas d'une coopération militaire sur les bases d'une convention à conclure. En échange pour ces concessions, une extension de la Serbie aux dépens de la Turquie est admise. Milan descendait jusqu'à promettre par une lettre personnelle au comte de Kállay, gouverneur de Bosnie et de Herzégovine, de ne pas conclure un acte avec n'importe quelle autre Puissance, et il l'affirmait „sur son honneur et dans sa qualité de prince de Serbie“ (p. 465).

La convention fut prolongée pour autres dix ans. L'Autriche-Hongrie s'engage cette fois à défendre la dynastie serbe contre les projets du Monténégro, employant même la Turquie dans ce but. L'expansion serbe est dirigée du côté du Vardar. Un nouveau traité de commerce corrigera les prescriptions de l'ancien.

Ensuite on présente les conditions politiques dont résultèrent ces deux actes.

Milan a expliqué son attitude dans une autre lettre autographe, adressée, non pas à l'empereur François-Joseph, mais à son ministre des Affaires Extérieures, Haymerle : mécontent-

tement contre la Russie, à cause du traité de San-Stefano, inimitié contre le nouvel État slave, de création russe, la Bulgarie, «opinion qu'un rapprochement des Serbes aux Roumains pourrait être obtenu seulement au prix de sacrifices intolérables de la part des premiers» (?), défiance à l'égard de la Grèce et du Monténégro, par conséquent isolement complet. L'auteur suppose que la décision se dirigeait aussi contre les radicaux russophiles. C'était après l'avènement au pouvoir du Ministère Pirotchanatz-Garachanine et la convention de commerce avec la Monarchie. Il y avait aussi un levain d'envie à l'égard du nouveau roi de Roumanie, dont Milan déclarait ne vouloir pas suivre l'exemple sur ce point.

Mais les ministres initiés dans l'existence du traité protestèrent contre la clause qui empêcherait la Serbie de conclure d'autres conventions diplomatiques à son gré. Il fallut obtenir de la diplomatie viennoise une déclaration formelle qu'elle n'a pas entendu porter atteinte à l'indépendance serbe, aux progrès de la principauté, ou l'empêcher de conclure des conventions n'ayant pas un caractère politique. Tout en déclarant qu'il n'entend pas être un «préfet de la Russie», Milan demandait à ses nouveaux amis de faire encore un pas pour contenter ces ministres récalcitrants. «Ce f... pays», ajoutait-il cyniquement, la Serbie, ne lui cause que des déboires, avec ses «hommes sans foi et mesquins»: c'est par égard seulement pour les droits de son fils qu'il ne l'abandonne pas à son sort. Comme on s'aperçut bientôt que c'était plutôt une intrigue ministérielle, le prince se déclarait prêt à prendre un engagement personnel dans le sens du traité conclu au mois de juin. C'est à ce prix que le Ministère serbe obtint une nouvelle déclaration explicative.

Bientôt Milan, croyant avoir gagné un appui extérieur dans toutes ses difficultés, accusait les radicaux de Ristitsch de vouloir intriguer avec Moscou, d'inciter les Serbes de Hongrie et de mener à une occupation austro-hongroise. Dans le cas de leur victoire, il était disposé à quitter le pays. La royauté serbe fut reconnue aussitôt en mars 1882, par la Monarchie voisine. Trouvant la Bosnie «un gâteau dur à digérer», le nouveau roi se désintéressait des aspirations des siens du côté de cette Bosnie-Herzégovine révoquée.

En 1885 les querelles de famille amenèrent le triste sire à

s'occuper de sa situation dans le cas d'une abdication. Il proposait à Vienne personnellement de prolonger le traité avec l'Autriche-Hongrie jusqu'en 1894, c'est-à-dire à la majorité de son fils. Mais il consentait, en échange pour la «sujétion d'Empire», le titre d'«Altesse Royale prince Obrénovich» et un «majorat» pour son fils élevé au Thérésianum, plus l'exclusion de Caraguéorguévitch du territoire austro-hongrois. à céder le trône «en faveur de la dynastie impériale de Habsbourg ou en faveur d'un autre prince de maison souveraine d'Europe» (p. 484, note 1). En plus, en cas de mort ou d'exil, Milan ne permet pas que son fils, se trouvant en Autriche-Hongrie, occupe le trône de fait et, s'il se trouvait en Serbie même, la Monarchie occupera la Serbie «militairement». Le ministre impérial à Belgrade n'accepta qu'une partie de ces conditions : prolongation du terme de l'alliance, titre et majorat pour le prince Alexandre, auquel seul appartiendra le droit de décider sur son trône.

Le chancelier austro-hongrois Kalnoky fut indigné de cet acte de trahison d'un prince ayant oublié tous ses devoirs. On n'était guère disposé à se charger de la Serbie comme d'une nouvelle province difficile à administrer. L'étranger refusait donc le présent que voulait lui faire le roi d'un pays malheureux. Ceci fut dit expressément à celui qui était venu à Vienne mendier son déshonneur. Il répondait aux appels faits par le ministre impérial à ses sentiments les plus naturels que «cela lui est bien égal ce qui y arrive (en Serbie), une fois qu'il serait parti». Et à la fin il se jugea lui-même en disant : Je conviens que tout cela ressemble fièrement à un chantage».

Bientôt après éclatait la guerre serbo-bulgare. Mais le roi vaincu ne renonça pas à ses projets. M. Pribram promet d'en exposer la suite.

N. I.

* * *

Michael Gavrilović, *The early diplomatic relations of Great Britain and Serbia*, II (dans la «Slavonic Review», I, 2).

M. Gavrilovitch poursuit son étude des relations anglo-serbes, dont nous avons déjà analysé la première partie.

Il commence par l'invitation du prince Miloch à envoyer ses députés à Constantinople en 1838, invitation obtenue par la di-

plomatie anglaise. La Russie trouva le geste « perfide » et parla hautement aux ministres turcs. La Serbie comme la Valachie est son terrain d'influence. De son côté l'Angleterre déconseillait au prince d'employer des Serbes d'Autriche. En échange elle demandait l'évacuation de Belgrade pour une forte somme, par les Turcs. Mais la Porte ne donna aucune réponse précise. Les députés fixèrent avec le prince de Samos un projet de constitution contenant des sénateurs non-viagers et interdiction pour le prince de faire le commerce et de jouir de monopoles (p. 337).

Des querelles intérieures en Serbie rappelèrent le consul Hodges. En son absence, l'ambassadeur de Russie Bouténiev semença les délégués serbes. « La Russie seule, comme Puissance protectrice, a le droit d'intervenir. » Mais le prince était disposé à défier ses « protecteurs ». Il répondit au consul impérial qu'il est maître de ses décisions.

Excitée par la Russie, la Porte retarda sa décision sur le projet de constitution ; elle alla jusqu'à demander un territoire autour de Belgrade. Enfin la réponse fut obtenue : il faut que la Scouptschina approuve le projet (octobre). Mais le prince craignait les intrigues de ses ennemis et l'appui que devait leur donner la Russie, à laquelle il interdisait l'immixtion dans les affaires intérieures du pays. Si la Porte ne donne pas un firman pour l'Assemblée, la nation « se constituera d'elle-même, comme elle le pourra, sans intervention de qui que ce soit » (p. 343). Ses adversaires prétendaient qu'il est devenu catholique et veut vendre la Serbie!

Le consul anglais continuait à recommander la convocation de l'Assemblée, alors que Bouténiev, auquel la Porte avait soumis le projet de constitution, insistait sur un Sénat dont les membres seraient nommés à vie. Miloch envoya à ses délégués l'instruction formelle de ne pas accepter des décisions imposées, contre tout droit, par la Russie.

N. I.

* * *

Benoît de Jancsó (Jancsó Benedék), *Les Sicules, étude historique et ethnographique* (il y a aussi une édition anglaise), Budapest 1921.

L'auteur croit répondre à mon étude sur les Székler (« Sicules » du latin : *Siculi*), publiée dans le second volume du « Bulletin »

de la Commission historique de Roumanie (une édition française en sera donnée). Et précisément à cause du fait que je cherche à «exploiter le manque d'orientation de l'opinion de l'étranger» par des «falsifications historiques de couleur scientifique».

J'ai lu cette brochure et j'avoue n'avoir pas été convaincu de mon méfait, qui consistait à affirmer tout simplement ceci : que les Szekler de Transylvanie n'apparaissent dans les documents qu'après 1200, que leurs localités ont des noms de saints, ce qui prouve une colonisation, datant évidemment de cette époque, quel que fût l'état antérieur de cette population, que la maison des Szekler, leur costume, leur type, peut-être leurs chants et leurs contes sont semblables à ceux des Roumains, que leur unité territoriale, le *szék*, la *sedes*, corespond au *județ*, à la „judicature“ du *jude-judex* roumain, qui se trouve sur le Danube, dans Ammien Marcellin, dès le IV-e siècle et qui existe dans toutes les *Romaniae* occidentales, et, de plus, que les Szekler de religion orthodoxe, qui se disent, bien qu'en magyar, des Valaques, sont des Roumains, ayant tous les caractères physiques et moraux de la race.

M. Jancsó, qui ne se rend compte ni du sens des noms personnels szekler empruntés au Vieux Testament (Moïse, Abraham, etc.), comme dans les districts roumains de Muscel, de Buzău et dans les Balcans bogomiliques, ni de l'origine des noms de village d'après les fondateurs (Matéfalva, p. ex.), correspondant à ceux des villages roumains en-*ești* (Ionești, p. ex., de Ion, Jean), m'oppose la théorie des «gyepü», absolument contestable (voy. p. 27), celle de M. Hóman sur le caractère anté-magyar des mêmes Szekler en Transylvanie, simple hypothèse qui n'est appuyée par aucun fait précis (voy. p. 25). Il porte la première patrie des Szekler, qui est indifférente dans ma conception, en Roumanie, ce que M. Hóman n'admet guère, et je ne trancherai pas le débat entre ces deux savants qui me considèrent, bien à tort, comme un ennemi principal de leur race. Et c'est tout.

Mais il reconnaît que «c'est à partir de 1211 que, au sujet des Sicules de Transylvanie, commencent nos connaissances basées sur le témoignage des documents historiques». C'est ce que j'avais dit aussi. Il décrit des institutions qui sont aussi celles des paysans libres dans les principautés roumaines. C'est

ce que j'avais observé en signalant aussi que les Roumains les ont partout et les Szekler seulement où ils se sont fixés au milieu de Roumains qu'ils ont dénationalisés. Il n'oublie que les rapports de dépendance militaire des Szekler envers la Moldavie d'Étienne-le-Grand et leur fraternité avec les Roumains restés Roumains, jusqu'à l'époque de Michel-le-Brave, prince de Valachie, qui — il le sait — en fit ses soldats les plus dévoués. Ils furent aussi des sujets du prince moldave, mais, dans un pays où labourer s'appelle *a ara* (*arare*), semer *a sãmãna* (*seminare*), cueillir *a culegã* (*colligere*), ils n'ont pas sans doute « enseigné l'agriculture à la population du pays » (p. 22). Il admet que les Szekler ont commencé par avoir des « clochers de bois » comme les Roumains. Il présente des preuves de l'écriture szekler, qui n'est ni « runique », ni « turque », mais bien une dérivation de celle des Slaves balcaniques adoptée par les Roumains. Il présente des types szekler qui ne ressemblent guère ni aux Magyars de pure race, ni aux « Turcs » de n'importe quel groupe, mais sont identiques au type roumain. Il reproduit des maisons et des portes qui sont absolument celles qu'on rencontre toujours chez les Roumains, jamais chez les Magyars ou n'importe quelle peuplade ou nation turque (maison au milieu de la cour, jardin de fleurs, balustrade sur des colonnes de bois, treillis de bois séparant de la rue). L'art du bois, du tissu, le caractère général de l'ameublement, absolument du même caractère que chez les Roumains, résultent bien plus clairement des belles illustrations données par M. Jancsó que de mon exposition. La céramique est la même aussi. Quant à la fameuse « tulipe » souvent mentionnée, guère « sassanide », elle appartient, comme toute reproduction de fleurs non stylisée, non réduite à un schéma, à l'art occidental, germanique, de l'Alsace à la Transylvanie saxonne. Je remercie M. Jancsó de m'avoir signalé que le soleil et le croissant des armes de la Moldavie ornent les portes de ses Szekler et font partie des « armoiries sicules, des blasons de famille ». De même le fait que les Szekler font écrire leur nom, la date de la bâtisse sur leurs habitations, comme ces mêmes Roumains. Grand merci pour les thèmes de ballade (les fleurs des amoureux poussant sur leur tombe pour s'entrelacer, le serpent qui ronge le cœur du jeune brave) : ils se retrouvent dans la littérature populaire roumaine tels quels :

seules les légendes catholiques et les souvenirs d'histoire diffèrent naturellement. La danse du «csür döngölö» pourrait être une réplique de celle des „călușeri“ roumains, au lieu de rappeler des modèles païens (voy. Vuia, dans l'annuaire *Daco-Romania* de Cluj, II, 1922).

En finissant, je n'attristerai pas M. Jancsó en lui parlant de «falsification». Dans son argumentation il y a quelque chose de plus innocent, mais aussi de plus dangereux : l'illusion, cette grande et tout de même noble illusion qui a mené la Hongrie «millénaire» à la catastrophe.

N. Iorga

* * *

Géza Fehér, *Ungarns Gebietsgrenzen in der Mitte des 10. Jahrhunderts* (dans les «Ungarische Jahrbücher» de Robert Gragger, II, 1).

L'auteur prétend reprendre pour les Magyars les résultats de M. Bury dans son ouvrage *The treatise De administrando imperio*. Il admet que deux sources différentes ont donné au compilateur deux séries différentes de frontières. Il croit que la Panouvie ne faisait pas partie de l'État morave, mais de la «France» carolingienne, d'Arnulphe, dont auraient hérité les Magyars (!). Le texte du chapitre 13 serait dû à un émissaire byzantin, Gabriel, dont on cherche à fixer exactement l'époque en employant la chronique russe de Nestor, évidemment surfaite.

Interprétant le paragraphe 40, l'auteur admet que la détermination d'une *Tourpixa* magyare commençant dans la direction (κατά) du pont de Trajan signifie qu'elle avait ses frontières à ce point même. Mais il est bien vrai que déjà à ce moment il y avait dans la région de la Tisa, du Timiș, du Criș, du «Tout» une *κατασκήνωσις*, pas une possession, de «toute la Turquie» (cf. le passage sur l'invasion, commencée par la *κατασκήνωσις*). Il s'agit ici sans doute d'un autre rapport militaire ou diplomatique. *Rien qui concerne la Transylvanie*, que les gens du roi n'avaient jamais foulée. L'*ἀβάπτιστος* pour les Moraves est une expression de mépris pour les catholiques. L'auteur attribue au Byzantin la connaissance de la „tradition croato-sud-slave“ présentée par des compilations ultérieures.

N. I.

* * *

Balint Hóman, *Der Ursprung der siebenbürger Szekler* (dans les „Ungarische Jahrbücher“ de Robert Gragger, II, 1).

L'auteur veut présenter une théorie originale sur l'origine de l'intéressante peuplade des Szekler, qui habitent l'angle Sud-Est de la Transylvanie, s'appuyant d'un côté sur la rivière du Murăș (Maros), de l'autre sur les Carpathes, moldaves et valaques.

Il commence — et il faut l'en remercier — par la bibliographie complète des travaux parus en magyar sur ce sujet. Il rejette les théories, basées sur la seule étude de la langue, d'un Hunfalvy et de son école, jusqu'au chanoine Karácsonyi. Divisant le problème en trois sections, dont l'une concerne le caractère de l'établissement des Szekler, la seconde la nature même de ces nouveaux habitants de la Transylvanie et la troisième l'époque de leur apparition, il cherche à donner des solutions définitives.

Les institutions: le *szék*, la *sedes*, semblable aussi à celle des Roumains, qui, ajoutons-nous, correspond au *judet*, à la *judicature* des Roumains (cf. le «*judex terrestriis*»), puis le comte, de colonisation évidemment, la *communitas*, le capitaine sont d'un caractère territorial, mais aussi d'une nuance généalogique (les *genera*, *nem* en hongrois; les *lineae*, *ag* en hongrois). Ceci ne prouverait que plusieurs courants de colonisation. S'il y a une propriété commune de la terre, distribuée seulement entre les différentes familles (*indistincte sine meta perfrui*), c'est absolument le système de leurs prédécesseurs et voisins, les Roumains, qui, au début, n'avaient pas de propriété, mais seulement des *partes*. Si le roi ne peut pas toucher à la communauté originale, ceci ne prouve guère que la population était de par ce seul fait autochtone. Les „dons gratuits“, de bœufs, faits au roi à certaines occasions, ressemblent à la nature spéciale du présent fait annuellement, en têtes de moutons, par les bergers de Câmpulung au prince de Moldavie.

N. Hóman reconnaît qu'aucune trace documentaire des Székler ne se retrouve avant le commencement du XIII^e siècle: or c'est l'époque des colonisations de l'Ordre Teutonique en Transylvanie, et dans le second volume de la revue publiée par la „Commission historique de Roumanie“ nous avons attiré aussi l'attention sur les noms de saints que portent les localités, comme

en Prusse teutonique. La chronique des Szekler n'a aucune valeur d'information contemporaine et les annales hongroises du XI^e siècle époque à laquelle aucune des nations sub-germaniques n'avait ces sources historiques, sont une simple supposition. L'Anonyme, qui est sans doute du commencement du XIII^e siècle, parce qu'il a pour les «Blaques» (Roumains) la même forme que la correspondance du Pape avec Joannice, le César vlaco-bulgare des Balcan, parle sans doute des Szekler comme déjà existant depuis longtemps sur le sol de la Transylvanie, mais les noms de saints des principales localités montrent une colonisation par les chevaliers.

Pour l'auteur les Szekler sont cependant une peuplade hunnique toute spéciale, apparentée aux Magyars sans appartenir au rameau turc des Petschénègues, mais plutôt à celui des Avars et de leurs alliés, et ils auraient été les premiers habitants de la Transylvanie bien avant l'invasion magyare elle-même (p. 22). Or le fait, remarqué par M. Hóman, qu'ils ont occupé une région peu productive, de montagnes, prouve, au contraire, que le reste était déjà pris par d'autres colons. S'ils restèrent des cavaliers, les Roumains des montagnes eurent toujours le caractère de fantassins à cheval. La théorie qui fait d'agriculteurs, sous la pression des circonstances, des pâtres est depuis longtemps abandonnée.

N. I.

* * *

Zoltán Gombocz, *Die bulgarische Frage und die ungarische Hunnensage* (dans les „Ungarische Jahrbücher“, de Robert Gragger, I, 3).

L'auteur, un philologue, part du fait que le magyar contient des mots empruntés à la langue turque des Tschouvaches. Il serait dû à un voisinage entre 600 et 800 dans les environs du Volga, où les Bulgares avaient leur ancien État. Suit l'analyse du récit byzantin sur l'origine des Bulgares (d'après Marquart le nom d'Ispereich serait Espererich); l'auteur admet l'existence des Bulgares sur le Danube dès le V^e siècle, parce que telles sources de cette époque (486 : combats avec Théodoric) mentionnent le nom de la nation : en réalité ce sont des éléments perdus dans le chaos de nations hunnes bien avant la descente des Bulgares créateurs d'État dans les Balcan. Autrement les historiens byzantins donneraient des ren-

seignements non interrompus sur leurs faits et gestes. Ce qui est vraiment utile ce sont les faits tirés de différentes sources concernant la Bulgarie du Volga (surtout d'après les *Streifzüge* de Marquart).

Contre l'opinion que la légende de l'origine hunne des Magyars, rapportée par les plus anciens chroniqueurs du royaume de S. Étienne, aurait été empruntée aux Slaves de Pannonie,—qui, ajoutons-le, auraient eu bien peu de motifs de la créer et de pouvoir donc la transmettre —, M. Gombocz admet que ce furent les Bulgares du Volga qui en furent les premiers dépositaires. A la fin, des considérations sur les rapports de langue entre les populations „turques, hunnes, bulgares, avares“ ; les Bulgares se seraient distingués par leur rhotacisme. D'après Mikkola (*Die Chronologie der türkischen Donaubulgaren*) est discutée la liste des anciens dynastes bulgares du Danube, pour admettre l'opinion qu'elle vient d'un cylindre gravé en grec. Avitochol paraît bien être Attila, et aussitôt on a le nom de son fils Irnak. L'auteur va jusqu'à admettre une classe dominante bulgare chez les premiers Magyars, ce qui n'a rien d'impossible (Ámos et Árpád, observe M. Gombocz, sont des noms turcs).

I.

* * *

Karl Tagányi, *Alte Grenzschutz-Vorrichtungen und Graenz-Ödland: gyepü und gyepüelve* (dans les «Ungarische Jahrbücher» de Robert Gragger, 1, 2).

L'auteur voit dans ce terme populaire magyar de *gyepü* (dont *gyepüelve*) le correspondant de ces «clausa», de ces «indagines»¹, qui, selon Liutprand, le chroniqueur de la fin du X-e siècle, séparaient les territoires occupés par les Magyars de ceux qui appartenaient à leurs voisins (il y avait aussi des fossés avec cette mission). Il s'agirait surtout des défenses artificielles complétant la ceinture de forêts qui entourait la

¹ Le sens du mot est cependant très souvent celui de simple fortification défensive, comme dans le récit donné par les chroniques hongroises de la bataille contre les Valaques en 1330: „inter indagines et veprium densitates ac passus strictissimos conclusus“. C'est pourquoi les noms formés avec „gyepü“ se trouvent dans les Carpathes boisées du côté de la Moldavie.

terre du roi de croisade. Le terme slave et roumain, qu'on rencontre dans des noms géographiques, est celui de *prisacă*. Des «portes» permettaient le passage à travers ces obstacles : telles les «portes de fer». De *clausae* viendrait la dénomination magyare de *kolos*. La garnison des portes s'appelait la *strázsza* : le mot vient du slave ; les Roumains ont été les premiers à l'emprunter. Parmi ces soldats de frontière il y avait aussi des «barbares» aux gages du roi : des Petschénègues et des gardiens d'un caractère spécial : les Szekler.

Comme l'observe, du reste, l'auteur lui-même, c'est un système pris aux Byzantins, qui se défendaient de même par des «clissoures», employant aussi cette légère milice barbare et dont les lignes de défense, composées de forêts comme celle de Serbie, s'ouvraient par des «portes» comme celles des Balcans. Il nous est impossible de trouver quelque chose d'original dans l'emploi des peuplades soumises, d'un côté, et, de l'autre, dans l'étendue du territoire d'isolement. La conclusion que des pays aussi étendus comme la Transylvanie ou le Banat ont pu remplir cette seule mission est erronée. On entrevoit une certaine théorie politique dans le corollaire que ces districts, peuplés d'abord par des réfugiés, furent transformés par les rois en territoires de colonisation.

La description des forêts défensives contre les Turcs est intéressante ; c'est le même système qui se perpétue jusqu'à l'époque moderne. Dans les pays roumains la grande forêt de Chigheciu sur le Pruth servait au XVIII^e siècle encore à protéger la Moldavie contre les incursions des Tatars. Le forêt de la „Bucovine“, la «forêt de hêtres» du Nord de la Moldavie remplissait la même fonction à l'égard des raids polonais¹.

L'auteur emploie cette occasion pour parler des Szekler de Transylvanie (aussi d'après l'étude récente de M. H. Connert, *Die Rechten der Székler vom Jahre 1582 bis 1691 mit Berücksichtigung ihrer Entwicklung in den vorangehenden Jahrhunderten*).

N. I.

* * *

¹ Cf. les deux Déli-Ormans, „grandes forêts“ (en turc), du côté de la Dobrogea et dans l'actuel district roumain du Teleorman, sur le Danube. Mais toutes ces forêts étaient habitées dans les clairières (*poiană*, roum., sl. *poliana*).

Alexander Takáts, *Ungarische und türkische Berufsschreiber im 16. und 17. Jahrhundert* (dans les «Ungarische Jahrbücher» de Robert Gragger, I).

C'est un travail précieux comprenant une biographie critique des secrétaires hongrois et turcs du XVI-e et XVII-e siècles, dont les premiers surtout sont d'une certaine importance pour l'histoire de l'Orient entier.

I.

* * *

Alexander Bonkáló, *Die ungarländischen Ruthenen* (dans les «Ungarische Jahrbücher» de Robert Gragger, I).

Le but évident de ce travail, très soigné, est de prouver que les Ruthènes des Carpathes ne sont nullement des aborigènes. Ce n'était pas trop difficile : les documents du XIII-e et du XIV-e siècles le prouvent amplement. Mais voici apparaître la même théorie des „indagines“, des «gyepü», qui permet de placer les nationalités d'hier, dans la Hongrie intégrale, sur un territoire désert, sur une «terra», pour en faire des colons, des tard-venus. La «silva Maramorosi» ne prouve guère que toute la province ait été une forêt. Un pays peut être «difficile à habiter» sans être à peine colonisé. Le «magnum desertum» ne suppose pas un territoire sans habitants, mais : «non défriché»

Cependant l'étude attentive du sujet met en lumière une quantité de faits inconnus, assez importants.

Ainsi l'équivalent dans le Maramurăș (Maramoros) du nom de localité slave Valachcovtzi (de «Valaque») avec le magyar Pásztorhegy («habitation de pasteurs»; en roumain «păstor»), ce qui prouve l'ancienneté de l'établissement des bergers roumains dans cette contrée. Aux environs Lipnik correspond au Lipnic de Bessarabie (le mot, slave, a pu avoir un sens dans l'ancien roumain). L'ancien nom «Maramors» (dans un diplôme du même siècle) rappelle la forme roumaine. Le comte de Bereg, Michel, fils de «Micou» (1263), montre nettement son origine (d'où peut venir, en effet, le Mikó dans la nomenclature personnelle magyare?). Le nom de Finta près d'Eperjes est le même que celui d'une localité valaque sur le chemin de Târgoviște.

Observons aussi l'erreur historique manifeste qu'il y a à admettre qu'au XIII-e siècle des Ruthènes pouvaient venir de la Bucovine, qui était alors une Moldavie septentrionale purement rou-

maine de population. Si les Ruthènes ont été conduits par des knèzes et des «sculteti», ces derniers étaient empruntés aux Allemands (Schultheiss), mais les autres aux Roumains (voy. p. 226 note 1). A signaler la bibliographie sur les Huzules (roum. Huțuli, de Huț; cf. Moț, Țop, etc., sobriquets des pâtres), des Roumains slavisés. L'idée d'un établissement ruthène dans le pays des Szekler appartient aux illusions scientifiques du père Karacsónyi, qui cherchait à éviter de cette façon l'emprunt évident de mots slavo-roumains chez lesdits Szekler. Les „Russes“ de Transylvanie, dans des noms géographiques comme Reussmarkt, Rusciori, sont un peu plus difficiles à expliquer. Les Ruthènes transylvains de Léopold I-er, en 1699, ne sont guère qu'une formule de chancellerie. Il est donc impossible de faire venir les „Russes“ du Maramurăș de cette Transylvanie ou même de la Moldavie, ce qui serait prouvé par la langue des documents slavons dans les Principautés : cette langue a en Moldavie des termes russes, parce que les secrétaires princiers du XIV-e et XV-e siècles étaient aussi des Russes de Galicie. Les rapports hiérarchiques avec l'Église moldave, la seule organisée dans le voisinage, ne demande pas une autre explication. Nier que le knèze Koryatowicz soit venu dans le Maramurăș au XIV-e siècle avec toute une colonie me paraît impossible, bien que des études récentes de paléographie en Russie (voy. p. 229 note 3) tendent à prouver la fausseté des documents qui s'y rapportent.

N. I.

* * *

Th. Thienemann, *Die deutschen Lehnwörter der ungarischen Sprache* (dans les „Ungarische Jahrbücher“ de Robert Gragger, II, 2).

Parmi les noms propres empruntés par les Magyars aux Allemands dès l'établissement en Pannonie, avant l'an mille, se trouve en première ligne celui du Danube; parmi les noms communs : *feld-föld*, *holm-halme*, *buch-bik*. Les autres termes, relatifs à différents domaines de la civilisation, appartiennent à une époque ultérieure. Des noms «héroïques» allemands passent dans le magyar du moyen-âge (l'auteur se rapporte aussi à Melick, *Szlav jövevényyszavaink*). La féodalité germanique pénètre avec son vocabulaire et la vie municipale avec le sien, à partir du XIII-e siècle (Tristan et Yseult viennent par les Italiens, dont

l'influence est constatée par la chronique rimée du Styrien Ottocar). Dès le XVII^e siècle l'influence, très importante, s'exerce sur tous les terrains. La dernier courant contient des termes militaires.

I.

* * *

D. M. Theodorescu et Martin Roska, *Cercetări arheologice în munții Hunedoarei*, Cluj 1923.

Le premier des auteurs de ces recherches archéologiques dans les Carpathes de Transylvanie, du côté d'Inidoara (Vajda-Hunyad), a exploré les anciennes ruines de Cetatea (= Civitatem), près d'Orăștie (Broos), Costești (mur intermédiaire entre les constructions préhistoriques et celles des Romains; on a trouvé un cavalier de bronze et des monnaies, une lance de fer, une urne), de Blădaru, dans les environs (restes d'aqueduc; un peu plus loin une monnaie d'Histria, aux embouchures du Danube), de Grădiștea Muncelului (un menhir?), de Lunca (citadelle „formidable“). Ce serait le dernier refuge du roi Décébale.— De son côté, M. Roska, ayant fait des études dans la caverne paléolithique de Cioclovina, y a trouvé des fragments de vases néolithiques, des charbons, des ustensiles mêmes, en os et en pierre; sur les parois il y aurait des traces de main d'homme, comme à Bajót, près de Gran, en Hongrie.

I.

* * *

Heinrich Glück, *Kunst und Künstler an den Höfen des 16. bis 18. Jahrhunderts und die Bedeutung der Osmanen für die europäische Kunst* (dans les «Historische Blätter», de Vienne I, 2).

L'auteur signale la valeur des arts décoratifs en Turquie et leur influence sur l'Occident. Il expose les relations existant entre l'art et les métiers en Orient ottoman. L'art des jardins est surtout mis en lumière. Certains détails d'architecture empruntés à l'Asie sont d'une haute originalité. L'art du XVIII^e siècle a pris plus d'une matière d'ornement aux Turcs. Il est question aussi de la reliure, des travaux de métal, des ouvrages en porcelaine. Le courant d'art emploie souvent la Turquie pour faire passer en Occident les modes de la Perse et de la Chine.

I.

* * *

Studien zur Kunst der Ostens, Joseph Strzygowski zum 60 ten Geburtstag von seinen Freunden und Schülern, Vienne 1922.

Peut-être dans d'autres circonstances que celles créées par la guerre le volume d'hommage présenté à M. Strzygowski, auquel la connaissance de l'art en Orient doit tant, aurait-il eu un caractère plus varié et — disons le mot — plus choisi, car il est certain que, devoir de gratitude à part, cette publication aurait gagné à ne pas contenir telle contribution qui la dépare-

Des matériaux qui la forment il y en a qui intéressent directement les études auxquelles est consacrée cette revue. M. Nikos A. Béés, qui fait paraître depuis quelque temps à Berlin une revue de byzantinologie, opposée en quelque sorte à celle des élèves de Krumbacher à Munich, s'occupe du monastère de Boryana. Il décrit et reproduit les portraits, datant du XIII^e siècle, du Tzar bulgare Constantin Tych (Tochos), de la Tzaritzza Irène, du sébastocrator Caloïoannès et de sa femme Désislava. Des notes copieuses ajoutent à la connaissance des rapports entre les Bulgares et le monde impérial grec à cette époque: il y a beaucoup de choses nouvelles à y glaner. M. Gero!a, connu par ses études fondamentales sur les monuments italiens de l'île de Crète, s'occupe de la restauration du baptistère arien de Ravenne. De M. Pietro Orsi une étude sur tel «quadretto» byzantin, en mosaïque, provenant de Sicile. L'église de S. Pierre près d'Almissa est décrite par M. Bulić celle de Némania à Novibazar par M. Petcović. Cette dernière, où ont été portés les restes du roi Dragoutine, est du plus haut intérêt, aussi par les fresques qui nous font connaître les figures de Némania lui-même, d'Étienne „le premier couronné“, du moine Siméon, de la „grande reine Héléne“ (Y'ééna), d'„Étienne fils du grand roi Ouroche“ (Dragoutine), de la „reine Catherine (Katélina), fille du grand roi Ouroche (Miloutine)“, et de la femme de Miloutine, Héléne. M. Ernst Diez relève des éléments de gothique en Orient (il ne connaît pas l'influence de cet art dans les pays roumains; cf. N. Iorga et G. Balş, *L'art roumain*, Paris 1922). A côté d'une notice sur d'„anciens travaux d'aiguille russes“, M. A. Romsdahl signale, cette fois encore, des influences «byzantino orientales», visibles en Suède, sa patrie. M. Hal l Edhøm présente des «documents, islamitiques d'Asie Mineure» (à Césarée, le Karataï-Khan). M. Bissing cherche l'origine des basiliques à tour dans des palais

de la Perse. Les épitaphes brodées russes (qui devaient être comparés à ceux des Roumains) forment le sujet d'une contribution par M. Supka. De M. Butler des pages, toutes nouvelles, sur les plus anciens temples nabatéens et syriens, de M. Kendrick des notes sur des étoffes égyptiennes à symboles chrétiens. La description par M. Filov, directeur du Musée de Sofia, des monuments „anciens chrétiens» de Macédoine, comme l'église de Drénovo, complètent les connaissances sur l'architecture de la péninsule des Balkans. M. Coriolan Petran, professeur à l'Université de Cluj et auteur d'un travail étendu, en allemand, sur la théorie de l'art, se borne à donner des informations sur les Musées que possède la Roumanie.

Ou ne lira pas sans surprise un article comme celui de L. Jelić sur l'inscription de la coupe trouvée à Sân-Miclăușul-Mare (Nagy-Szt.-Miklós), dans le Banat roumain. Ou acceptera difficilement, quel que soit le désir d'innover ou la propension à accepter les choses nouvelles que découvre un peu chaque jour une espèce d'impatience nerveuse dans la science aussi, des théories comme celle que les Vénètes, les Scлавini et les Antes ne sont pas, d'après une opinion toujours admise et que tout dans les noms, dans la situation géographique, dans le développement de l'histoire peut appuyer, des Slaves, mais bien des Cases, des Cassites, d'origine asiatique ou bien, pour citer les paroles mêmes de cet érudit qui ne se contente pas de peu: «Die Völker des venetischen Stammes, die Veneter, Sklaveuen und Anten sind nicht Slaven gewesen, sondern Kasen mittelasiatischer Herkunft» (p. 147). Mais cela ne suffit pas: d'autres aussi passent à ces Cases, dont le rôle, jusqu'ici inaperçu dans l'histoire universelle, prend des proportions absolument imposantes. Voici les anciens Bulgares et, puisqu'ils y entrent, les Huns, les Avars aussi qui font partie de cette race: „Die Altbulgaren, ebenso wie ihre Volksgenossen die Hunnen und die Avaren, nicht Türken, sondern Kasen gewesen sind“ (p. 148). La Dacie a passé par une période «casite», il fallait bien s'y attendre. Pour preuve le témoignage d'un voyageur arabe, le Vizir Zamonide Dschahani, qui, vers l'an 900, parle de la rivière de Dschahoun qui serait le Dniester, coulant entre les Antes et les Magyars, dans une région où les habitants portent le turban, se recouvrent, d'une cuirasse et pratiquent le commerce. Cette région est

l'Arta, l'Artsanie casite (p. 157). Il aurait suffi d'y voir la Russie Rouge de Halitsch, dont le nom a été transformé de cette façon par notre voyageur.

N. I.

* * *

Sextil Pușcariu, Université de Cluj, *Daco-Romania*, *Buletinul «Museumului limbei române»*, Cluj 1922.

Cet énorme volume de presque 1000 pages, bourré de renseignements recueillis avec le plus grand soin et d'après les méthodes philologiques les plus exactes par M. Sextile Pușcariu et ses collaborateurs du «Musée de la langue roumaine», contient des articles qui touchent directement à notre domaine. Tels celui de M. Serge Șutu sur les «cris des animaux» en roumain en comparaison avec les termes employés dans les langues de notre voisinage, celui de M. Romulus Vuia sur la danse militaire des «chevaliers», des *călușari* roumains, les pages de M. Georges Giuglea, qui croit avoir découvert des origines germaniques pour un certain nombre de termes roumains, les notices d'une richesse unique de M. Basile Bogrea sur certains éléments du vocabulaire roumain, les renseignements de M. Georges Oprescu sur les traductions de Molière en roumain et surtout la large étude de M. Théodore Capidan sur les «rapports albano-roumains» (termes anciens, termes nouveaux; éléments «albanais» — parfois thraces — en roumain, éléments roumains en albanais). La rubrique des compte-rendus est très abondante: les notices sont parfois de vrais travaux personnels.

N. I.

CHRONIQUE

Dans la *Slavonic Review*, un article de M. Seton Watson sur la Transylvanie, dont il donne une vue historique d'ensemble exacte et intéressante, faisant valoir les droits des Roumains à sa possession.

*

Les *Ungarische Jahrbücher* (II, p. 53 et suiv.) donnent une analyse du travail, «publié» à la machine, de Jacob Naphtali Simchowitsch, *Studien zu den Berichten arabischer Historiker über die Chazaren*. Les Khazares apparaîtraient dès 576 sur la Méotide.

— Une bibliographie termine le compte-rendu.

I.